



**HAL**  
open science

# Auberges siciliennes au XIXe siècle dans quelques récits de voyageurs français

Brigitte Urbani

► **To cite this version:**

Brigitte Urbani. Auberges siciliennes au XIXe siècle dans quelques récits de voyageurs français. Cahiers d'Etudes Romanes, 2007, Auberges, hôtels et autres lieux d'étape, 17, pp.415-442. 10.4000/etudesromanes.932 . hal-01164104

**HAL Id: hal-01164104**

**<https://amu.hal.science/hal-01164104>**

Submitted on 2 Mar 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Auberges siciliennes au XIX<sup>e</sup> siècle dans quelques récits de voyageurs français**

Brigitte URBANI  
*Université de Provence*

### Résumé :

Si la péninsule italienne, étape obligée du “Grand Tour”, a tôt été parcourue par les voyageurs européens, c’est au XIX<sup>e</sup> siècle seulement, avec le développement du ‘voyage en Orient’ que la Sicile est mise à l’honneur. Cette étude examine les récits de voyage en Sicile (ou les étapes siciliennes) d’une dizaine de voyageurs français d’âges et de conditions diverses (A. de Forbin, L ; Simond, J. Giraudeau, V. Lottin de Laval, A. de Marmont duc de Raguse, A. Dumas fils, P. de Musset, E. Viollet-Le-Duc, L. Colet, G. de Maupassant) qui, au XIX<sup>e</sup> siècle tentèrent l’aventure. Car alors, en dehors des grandes villes, ni les chemins ni les auberges n’offraient de garanties de sécurité et de confort.

### **Un engouement pour la Sicile**

Nombreuses sont à première vue – il suffit d’interroger le catalogue de la Bibliothèque Nationale de France – les relations de voyage spécifiquement centrées sur la Sicile ou l’englobant dans le cadre d’un périple plus vaste<sup>1</sup>. Néanmoins, examinées au sein de la production globale des récits de voyage qui se multiplièrent à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, toutes langues confondues, la fréquence du voyage en Sicile est peu importante si on la

---

<sup>1</sup> Sur les récits de voyageurs français en Sicile (ou en Italie, Sicile comprise), voir en tout premier lieu les deux volumes d’Hélène TUZET, *La Sicile au XVIII<sup>e</sup> siècle vue par les voyageurs étrangers*, Strasbourg, Heitz, 1955, 529 p., et *Voyageurs français en Sicile au temps du Romantisme (1802-1848)*, Paris, Boivin, 1945, 492 p. On trouvera des études plus ponctuelles dans Emanuele KANCEFF e Roberta RAMPONE (a cura di), *Viaggio nel Sud*, vol. 1 : *Viaggiatori stranieri in Sicilia*, CIRVI, Biblioteca del viaggio in Italia, n. 36, sd., 598 p. Voir également *De la Normandie à la Sicile : réalités, représentations, mythes*, actes du colloque tenu aux archives départementales de la Manche du 17 au 19 octobre 2002, sous la direction de Mariella COLIN et Marie-Agnès LUCAS-AVENEL, Saint-Lô, Archives départementales de la Manche, 2004, 378 p.

compare aux récits relatifs à d'autres destinations, et la raison en est fort simple : la Sicile ne fait pas partie du circuit que l'on appelle "le Grand Tour"<sup>2</sup>. En effet ce grand voyage de formation à travers l'Europe qu'effectuaient les jeunes gens de bonne famille avant d'entrer véritablement dans la vie active, suivait un circuit centripète dirigé vers les racines de la culture occidentale, et donc vers l'Italie où il s'achevait (avec parfois, mais rarement, une poussée jusqu'à la Grèce). Généralement le périple présentait les étapes obligées suivantes : Angleterre, Écosse, Irlande, France, Danemark, Suède, Allemagne, Autriche, Suisse, Italie. Il y eut des variantes, comme le passage par la Russie en relation avec l'évolution des relations diplomatiques européennes. Mais d'une manière générale, le Grand Tour s'achevait en Italie, plus précisément à Naples<sup>3</sup>. Quant aux voyageurs plus âgés qui circulaient ou même séjournaient longuement dans la péninsule, ils allaient rarement plus loin que la capitale parthénopéenne. Le plus célèbre des Français amoureux du "bel paese", Stendhal, ne connaît pas la Sicile, son célèbre journal de voyage – *Rome, Naples, Florence (1826)* – ne va pas au-delà de Naples et de ses environs<sup>4</sup>.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle se dessine un changement. De nouveaux circuits sont organisés, destinés non seulement aux jeunes messieurs de la bonne société, aux futurs diplomates, mais aussi aux voyageurs fortunés curieux de voir du pays, des circuits dépassant largement les limites de l'Europe occidentale. Le voyage en Orient devient à la mode, avec pour étapes la Sicile, Malte, les îles Ioniennes, l'Illyrie (l'actuelle Albanie), la Grèce, la Turquie. Ainsi la Sicile, éliminée de la section finale du Grand Tour, est devenue la première escale du Voyage en Orient. Une place qui souligne sa position géographique et culturelle de frontière entre Occident et Orient que tous les voyageurs signaleront, observant le climat, la végétation, les habitants, les mœurs.

En concomitance avec la nouvelle mode de l'Orient, la Sicile, en France, est mise à l'honneur également par quelques publications, republications, ou événements théâtraux d'importance<sup>5</sup>. Publications de ce que l'on appe-

---

<sup>2</sup> Sur le Grand Tour, cf. entre autres Attilio BRILLI, *Quando viaggiare era un'arte. Il romanzo del Grand Tour*, Bologna, il Mulino, 1995, 181 p.

<sup>3</sup> Rappelons pour les non italianistes que le Royaume de Naples au XVIII<sup>e</sup> siècle est gouverné par les Bourbons et qu'il possède un centre culturel brillant.

<sup>4</sup> Sur le voyage en Italie, voir entre autres le magnifique volume d'Attilio BRILLI, *Il viaggio in Italia. Storia di una grande tradizione culturale dal XVI al XIX secolo*, Milano, Silvana editoriale, 1989, 320 p.

<sup>5</sup> Informations données par Jean-Pierre POUGET, dans l'Introduction à Alexandre DUMAS, *Le Spéronare*, Paris, Champion, 2002, pp. 8-9.

lait les « voyages pittoresques » : les récits de voyages illustrés de dessins et de gravures. En effet, en ces temps où la photographie n'existe pas encore, les voyageurs se munissent de carnets et "croquent" les scènes dont ils veulent garder le souvenir. S'ils ont des ambitions éditoriales, ils se font accompagner de dessinateurs ou de peintres. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, deux événements éditoriaux suscitent chez le public l'envie de voir la Sicile : la parution, en 1822-26, du *Voyage pittoresque en Sicile* de Jean Frédéric d'Ostervald et Achille Étienne Gigault de la Salle, illustré de gravures d'Auguste de Forbin, et la republication, un siècle après sa première parution, du *Voyage pittoresque en Sicile* de l'Abbé Richard de Saint-Non qui avait emmené avec lui une escouade d'artistes<sup>6</sup>. Dans le milieu du théâtre, une tragédie de Casimir Delavigne intitulée *Les Vêpres siciliennes* avait, en 1819, connaît un grand succès<sup>7</sup>. Succès également, en 1831, d'un opéra de Meyerbeer, *Robert le Diable*, dont l'action se situe encore dans la Sicile du Moyen Âge. De ce fait, même si les voyageurs du XIX<sup>e</sup> ne font pas forcément le voyage en Orient, ceux qui parcourent l'Italie vont souvent aussi en Sicile. Et pour certains la Sicile constitue même l'unique destination.

Il en résulte, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, une série de textes de valeur certes très inégale<sup>8</sup>, mais d'une variété fort agréable. En effet, entre le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, la relation de voyage change d'aspect. Au XVIII<sup>e</sup>, conformément à l'esprit illuministe et scientifique qui la gouverne, elle se compose souvent de deux volumes distincts : l'un racontant le voyage proprement dit, l'autre rassemblant des données historiques et des informations sur la faune, la flore, le climat, l'économie, etc. La relation de voyage du siècle suivant réunit ces deux aspects en un seul récit qui soit mêle la narration de données scientifiques et historiques, soit amoindrit voire élimine radicalement la partie érudite au profit d'un texte mettant au premier plan l'aventure du voyageur. Et donc hôtels, auberges et curiosités culinaires finissent par s'y faire véritablement une place. Cette place a été jusqu'à

---

<sup>6</sup> Les deux plus célèbres ouvrages sur la Sicile, en raison entre autres des belles et nombreuses gravures qui les illustraient, parus en France au XVIII<sup>e</sup> siècle sont : Jean-Claude Richard de SAINT-NON, *Voyage pittoresque ou description des Royaumes de Naples et de Sicile*, édité de 1781 à 1786, 5 vol. [la partie littéraire est de Dominique Vivant Denon], et Jean HOUEL, *Voyage pittoresque des îles de Sicile, de Malte et de Lipari*, Paris, Imprimerie de Monsieur, 1782-87. Saint-Non était accompagné d'une escouade de graveurs et dessinateurs. Jean Houel (1735-1813) était lui-même peintre et graveur.

<sup>7</sup> Cette tragédie servit de base au livret du célèbre opéra de Verdi, *I Vespri siciliani*, joué pour la première fois non pas en Italie (pour cause de censure) mais à Paris, en 1855.

<sup>8</sup> C'est pourquoi on ne les trouve qu'en bibliothèque (rares sont ceux qui ont été republiés au cours des 50 dernières années).

aujourd'hui liquidée en quelques lignes par la critique (qui se contente de rappeler que les voyageurs se plaignent des mauvaises conditions d'hébergement) ; le thème de notre séminaire nous offre l'occasion de cerner de plus près ces étapes obligées de tout voyage quel qu'il soit<sup>9</sup>.

Notre corpus se compose d'une dizaine de récits<sup>10</sup>. Tous, sauf ceux de Louise Colet et de Maupassant, se réfèrent à la Sicile d'avant 1860. Rappelons, à l'attention des lecteurs non italianistes, que la Sicile, de 1815 à 1860, appartient au "Royaume des Deux-Siciles" et se trouve sous le gouvernement des Bourbons de Naples – un gouvernement mal toléré (les Siciliens, toutes classes sociales confondues, se méfient des "Napoletani") –, et doit encore accepter la présence de détachements militaires anglais (la Sicile a été auparavant sous protectorat britannique ; d'où de nombreux touristes anglais, à l'époque). Au XVIII<sup>e</sup> elle a été l'objet de multiples passages et tractations complexes de l'Espagne à la Savoie et à l'Autriche : une histoire mouvementée, donc, qui explique en partie les carences en matière de voies de communication (très peu de routes) et donc d'hébergement. Il faut attendre 1860 et la célèbre expédition de Garibaldi et de ses chemises rouges pour que la Sicile soit rattachée officiellement au Royaume d'Italie. C'est à l'occasion de la première visite du roi Victor-Emmanuel à Palerme, que Louise Colet, qui fait partie de la suite du souverain, se rend sur l'île pour un bref séjour et visite la capitale.

Les voyageurs convoqués dans cette étude appartiennent à des types très divers, car différents sont leurs âges, leur personnalité et leurs intérêts. En procédant par ordre chronologique de publication, ce sont<sup>11</sup> :

<sup>9</sup> Hélène Tuzet y consacre toutefois une petite section de son ouvrage *Voyageurs français en Sicile au temps du Romantisme* (cit.), pp. 17-27. Les auteurs cités sont essentiellement De Sayve, Nervo, Foresta, Bourquelot, Musset, Simond. Exceptés Musset et Simond, notre corpus sera tout différent.

<sup>10</sup> Et il y en a bien d'autres ! Parmi ceux que nous n'avons pas consultés directement mais dont nous avons eu connaissance notamment par les travaux d'Hélène Tuzet et par le catalogue de la BNF, citons : Jacques BOUCHER DE PERTHES, *Voyage à Constantinople par l'Italie, la Sicile et la Grèce, etc., effectué en 1853*, Paris, Treuttel et Würtz, 1855, 2 vol. [Sicile : vol. 1 pp. 500-597 et vol. 2, pp. 5-29] ; Félix BOURQUELOT, *Voyage en Sicile* [1875], Paris, Garnier, 1848, 350 p. ; Louis Richard CORTAMBERG, *Voyage au pays des Osages : un tour en Sicile*, Paris, Arthus Bertrand, 1837, 94 p. ; Marquis DE FORESTA, *Lettres écrites sur la Sicile pendant l'été 1815*, Paris, Pillet aîné, 1821, 2 vol. ; Achille Étienne GIGAUT DE LA SALLE, *Voyage pittoresque en Sicile*, Paris, Didot l'aîné, 1822-26, 2 vol. ; Joseph-Antoine DE GOURBILLON, *Voyage critique à l'Etna en 1819*, Paris, P. Monie l'aîné, 1820, 2 vol. ; Comte de MARCELLUS, *Vingt jours en Sicile*, Paris, Debécourt, 1841, 441 p. ; Ernest RENAN, *Vingt jours en Sicile*, in *Mélanges d'histoire et de voyages*, in *Œuvres complètes de Ernest Renan*, Paris, Calmann-Lévy, 1948, pp. 374-404 ; Auguste DE SAYVE, *Voyage en Sicile fait entre 1820 et 1821*, Paris, Arthus Bertrand, 1822, 3 vol.

<sup>11</sup> Tous ces ouvrages sont consultables sur le site Gallica de la Bibliothèque Nationale de France.

– Auguste de Forbin (1777-1841), peintre néo-classique passionné d'Antiquité, venu pour voir et dessiner des sites. Il est l'auteur des *Souvenirs de la Sicile*, publiés à Paris en 1823<sup>12</sup> ;

– Louis Simond (1767-1831), auteur d'un *Voyage en Italie et en Sicile* publié en 1828<sup>13</sup> ;

– Jean Giraudeau, médecin, auteur de *L'Italie, la Sicile, Malte, la Grèce, l'Archipel, les îles ioniennes et la Turquie, Souvenirs de voyage historiques et anecdotiques*, publié en 1835<sup>14</sup> ;

– Victor Lottin de Laval (1810-1903), un jeune écrivain et naturaliste globe-trotter qui dans *Un an sur les chemins* raconte ses excursions « *Dans la Sicile, l'Italie, l'Autriche, l'Illyrie, la Grèce, Constantinople et l'Asie Mineure* » – un texte publié en 1937<sup>15</sup> ;

– Auguste Frédéric Louis Wiese de Marmont, duc de Raguse (1774-1852), un militaire, Maréchal de France, auteur du *Voyage du Maréchal duc de Raguse en Sicile*, publié en 1838<sup>16</sup>.

– l'écrivain Alexandre Dumas (1802-1870), qui dans *Le Spéronare*, publié en 1842, relate sa circumnavigation de la Sicile en compagnie de son chien Milord et du peintre et dessinateur Jadin<sup>17</sup> ;

– Paul de Musset (1804-1880), frère du plus célèbre Alfred, qui effectua en 1842-43 un voyage d'un an à travers l'Italie dont deux mois en Sicile. Ce séjour a donné lieu à deux récits de voyage publiés à environ dix années de distance : *En voiturin, voyage en Italie et en Sicile*, (publié pour la pre-

---

<sup>12</sup> Auguste DE FORBIN, *Souvenirs de la Sicile*, Paris, Imprimerie royale, 1823, pp. XX+1-335. Ce livre a été traduit en italien récemment. Le texte est précédé d'une belle et intéressante introduction de Rita Verdirame : Auguste de Forbin, *Ricordi della Sicilia*, Introduzione di Rita Verdirame, Caltanissetta, Edizioni Lussografica, 2005, 305 p.

<sup>13</sup> Louis SIMOND, *Voyage en Italie et en Sicile*, Paris, Sautet et Cie, 1828, 2 vol. [Sicile : vol. 2, pp. 165-296].

<sup>14</sup> Jean GIRAUDEAU, *L'Italie, la Sicile, Malte, la Grèce, l'Archipel, les Iles Ioniennes et la Turquie, Souvenirs de voyage historiques et anecdotiques*, Paris, Delaunay-Lesnè-Bohaire, 1835 [Sicile : pp. 126-178].

<sup>15</sup> Victor LOTTIN DE LAVAL, *Un an sur les chemins. Récits d'excursions dans la Sicile, l'Italie, l'Autriche, l'Illyrie, la Grèce, Constantinople et l'Asie Mineure*, Paris, Masson et Duprey, 1837, 2 vol. [Sicile : vol. 1, pp. 169-375, et vol. 2, pp. 1-110].

<sup>16</sup> Auguste Frédéric Louis WIESSE DE MARMONT, duc de Raguse, *Voyage du Maréchal duc de Raguse en Sicile*, in *Voyages du duc de Raguse*, vol. 5, Paris, Ladvocat, 1838, 372 p.

<sup>17</sup> Alexandre DUMAS, *Le Spéronare*, Introduction, établissement du texte et notes par Jean-Pierre Pouget, Paris, Champion, 2002, 692 p.

mière fois en 1844 et republié plusieurs fois ensuite) et le volumineux *Voyage pittoresque en Italie* (publié en 1855-56) dont le second tome se termine par le compte rendu du séjour en Sicile<sup>18</sup>.

– l’architecte Eugène Viollet-Le-Duc (1814-1879), qui effectua un voyage en Sicile en 1836-37, mais n’en publia la relation, sous forme de huit longues *Lettres sur la Sicile*, qu’en 1860, à l’occasion du rattachement de la Sicile au Royaume d’Italie<sup>19</sup> ;

– Louise Colet (1810-1876) consacre une quarantaine de pages de son œuvre en trois volumes *L’Italie des Italiens*, publiée en 1863, à sa visite de Palerme en novembre 1860, lors de la réception dans l’île du nouveau roi<sup>20</sup> ;

– Guy de Maupassant (1850-1893) consacre à la Sicile un long chapitre du volume des récits de voyage rassemblés sous le titre de *La vie errante*, publiés en 1890<sup>21</sup>.

Une extrême diversité sous une extrême monotonie. Car si, d’une manière générale, ce sont les mêmes étapes, les mêmes sites qui reviennent d’un récit à un autre, les intérêts des voyageurs divergent : Lottin de Laval charge ses besaces de fossiles et de cailloux, Forbin s’extasie devant les sites antiques et les médailles, le duc de Raguse, thermomètre à la main, prend la température partout où il se trouve, Louis Simond peste contre les insectes, Alexandre Dumas et Paul de Musset cherchent des histoires à raconter, Giraudeau est un grincheux toujours mécontent...

Par contre le leit-motiv de l’auberge pittoresque, ou plus généralement de l’hébergement et du ravitaillement, revient avec une certaine insistance : important chez les uns, secondaire chez d’autres, selon le type de voyage effectué et la nature du voyageur, mais néanmoins toujours présent. Car trouver où passer des nuits confortables dans l’île n’est pas chose facile, à l’époque.

---

18 Édition de référence : Paul DE MUSSET, *En voiturin, Voyage en Italie et en Sicile*, Paris, Calmann-Lévy, 1885 [Sicile : pp. 130-209], et *Voyage pittoresque en Italie et en Sicile, Partie méridionale*, Paris, Morizot, 1856 [Sicile : pp. 447-515].

19 Eugène VIOLLET-LE-DUC, *Lettres sur la Sicile à propos des événements de juillet 1860*, Paris, Chamerot et Bance, 1860, 166 p.

20 Louise COLET, *L’Italie des Italiens*, Paris, Dentu, 1863, 3 vol. [Sicile : vol. 3, pp. 168-210].

21 Guy DE MAUPASSANT, *La vie errante*, Paris, P. Ollendorff, 1890, 233 p. [Sicile : pp. 53-125].

## Les étapes

Les étapes varient en nombre et en durée, en fonction des projets et des intérêts des voyageurs : de quelques jours (quand le séjour se limite à Palerme) à quelques mois (pour qui veut tout parcourir).

Les voyageurs généralement partent de Naples et soit débarquent directement à Palerme, soit –plus fréquemment– descendent le long des côtes de Calabre, passent à Reggio et traversent le détroit de Messine. À partir de là, ils se déplacent dans le sens des aiguilles d’une montre : Taormina, Catane (d’où ils effectuent une excursion-ascension de l’Etna), Syracuse, Agrigente, Sélinonte, Ségeste, Palerme (avec l’inévitable promenade à Bagheria<sup>22</sup>). Ce tour complet n’est effectué que par les plus courageux en raison de l’absence de routes. En effet, pendant toute la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, seul est desservi le triangle Messine-Catane-Palerme, sur lequel on peut rouler avec la voiture de la Poste ou en louant une voiture à chevaux ou un char à bancs. Dès que l’on sort de la route, il faut emprunter des chemins muletiers et même traverser des étendues dépourvues de tout sentier, passer à gué des rivières, suivre la plage ou escalader des collines. Bref, du trekking avant l’heure. Car forcément, dans le meilleur des cas on se déplace à dos de mulet, dans les passages difficiles il faut aller à pied.

À dos de mulet, les voyageurs ne sont pas toujours rassurés et certaines scènes peuvent être l’occasion de mini-nouvelles, comme celle de la chute du gros voyageur anglais qui fut, le temps d’une excursion à Syracuse, le compagnon de route de Paul de Musset. Les personnes ayant des difficultés à avancer sur ces chemins pierreux et poussiéreux peuvent utiliser la *lettiga*. Il s’agit d’une sorte de chaise à porteur dont les barres sont posées sur le dos de deux mulets, l’un marchant devant, l’autre derrière. Posées, non pas fixées, de façon à ce que si, le long d’un ravin, la *lettiga* menace de tomber du mauvais côté, le muletier puisse, d’un énergique coup de barre, la faire verser côté montagne, sauvant ainsi la vie du passager (et des précieux mulets). D’où un certain malaise chez le voyageur ballotté dans cette caisse flottante. C’est pourquoi nos globe-trotters, dans l’ensemble, préférèrent ne pas emprunter la *lettiga* et aller à dos de mulet ou à pied<sup>23</sup>.

---

<sup>22</sup> À l’attention des lecteurs non italianistes : à Bagheria ils visitent la célèbre « villa Palagonia », la « villa des monstres » ornée des dizaines de statues monstrueuses qu’y avait fait installer son propriétaire, le prince de Palagonia, au XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>23</sup> Les aléas de la *lettiga* sont encore l’occasion, pour Paul de Musset, de se moquer de son compagnon d’excursion anglais qui, après être tombé (à l’aller) de son mulet, fait une nouvelle chute au retour, la *lettiga* dans laquelle il se trouvait s’étant renversée.



Ces excursions hors des routes carrossables –la quasi-totalité du périple pour ceux qui veulent faire le tour complet de l'île et parcourir l'intérieur des terres – ne peuvent en aucun cas se faire sans un guide. D'où, là encore, des tractations épiques : car ces guides, qui connaissent bien les chemins, s'apparentent à des brigands. Le jeune Lottin de Laval, qui voyage seul avec l'un d'eux, a failli se faire dévaliser et même assassiner. Alexandre Dumas, par contre, a bénéficié de la protection de son guide, un brigand "à la retraite" et n'a pas (ou peu) été inquiété par les confrères en activité.

Les déplacements sont lents et longs, d'abord parce que l'on marche à pied, ensuite parce qu'il faut tout transporter avec soi si l'on ne veut pas trop souffrir de l'inconfort. Louis Simond évoque la véritable caravane qui se déplaçait avec lui, transportant matelas, ravitaillement, batterie de cuisine :

Point d'auberges ; il faut porter votre lit, votre marmite, votre cafetière, votre verre, votre lumière, votre sucre, votre café, ou vous en passer. Vous êtes longtemps en route, il vous faut plus de linge : toutes ces choses demandent d'autres bêtes de somme ; un seul cheval attelé à une voiture quelconque charrierait facilement sur une route ordinaire tout ce qui, sur des sentiers à peine frayés, exige quatre mules, trois muletiers et trois chevaux. Des auberges vous dispenseraient de porter les trois-quarts des choses qui, autrement, sont indispensables ; enfin vous êtes forcé d'employer de grands moyens pour une très petite fin.<sup>24</sup>

Lottin de Laval n'a pas tout cela (malheur à lui). Les voyageurs comptant sur les auberges passent de mauvaises nuits et restent souvent l'estomac creux.

Les moins courageux, donc, évitent ces désagréments, se limitant aux sites desservis par la route ou par bateau et ne les quittant que pour de courtes excursions (deux ou trois jours quand même) à Syracuse ou à l'Etna. Paul de Musset a tant souffert en allant à Taormina et à Syracuse qu'il renonce à aller à Agrigente pour éviter onze jours de marche à travers les terres. Alexandre Dumas, pour qui il est capital de bien manger et dormir a trouvé un autre moyen de locomotion, d'où le titre de son récit, *Le Spéronare* : à Naples, il a loué un bateau, une *speronara*<sup>25</sup>, et son équipage. Le

---

<sup>24</sup> *Op. cit.*, pp. 189-190.

<sup>25</sup> « Ce terme désignait un petit bâtiment destiné au transport de marchandises ou de passagers. Le nom de ce bâtiment provient de sa proue effilée, en forme d'éperon – *sperone* en italien. Dans le

navire accoste à Palerme, puis effectue le tour de l'île dans le sens des aiguilles d'une montre. Ce moyen de transport présente l'avantage d'offrir un gîte acceptable ; dans les ports il y a des hôtels où l'on arrive à dormir et des endroits où se ravitailler. Dumas aura quand même une expérience du voyage par les terres, car à Agrigente on le convainc qu'il est bien plus rapide de couper par l'intérieur pour se rendre à Palerme. Ce qu'il fait, mais non sans souffrances et moments épiques. À la fin du siècle, Maupas-sant ne connaîtra plus tant de désagréments : des routes ont été tracées, sur certains tronçons il y a même le train.

Quant à la langue de communication, étrangement, elle semble ne pas poser de problèmes aux voyageurs. Du moins personne ne l'évoque comme un obstacle, alors que l'on sait que le dialecte sicilien (de toute évidence parlé par la majorité de la population, en tout cas par les gens du peuple et de l'intérieur des terres) est très différent de l'italien. Mais les Français cultivés, au XIX<sup>e</sup> siècle, comprennent l'italien, de même que les notables de Sicile – et notamment les femmes de la bonne société – sont capables de s'exprimer en français et en anglais (l'un de nos voyageurs, Louis Simond, en fait même la remarque étonnée).

### Se loger, se nourrir

Pour bien se loger en Sicile, il vaut mieux se trouver dans une grande ville. Car ailleurs les auberges telles qu'on les conçoit sur le continent n'existent pas.

Des hôtels de type "continental", il y en a à Palerme, Messine, Catane... bref là où se trouve un port, ou là où existe une route carrossable susceptible d'amener des voyageurs, touristes ou commerçants. Ils ont des noms du type de ceux que nous connaissons. À Messine, Paul de Musset n'est pas mécontent de « l'hôtel de la Victoire » ; à Catane il est à « l'hôtel de la Couronne », à Syracuse à la « locanda del Sole » : ce sont des hôtels propres où le service est bon. Viollet-Le-Duc dira lui aussi que cette « locanda del Sole » est « certainement la meilleure auberge de toute la Sicile »<sup>26</sup>. Le duc de Raguse ne donne pas de nom mais dit avoir logé, à Catane, dans une très bonne auberge « comparable aux meilleures d'Italie »<sup>27</sup>. À Palerme, Louis Simond se dit très satisfait de « l'hôtel d'Angleterre » (mais,

---

reste de son récit, Dumas a donc francisé le mot : la *speronara* est devenue le spéronare. » J.-P. POUGET, *op. cit.*, p. 76, note 18.

<sup>26</sup> *Op. cit.*, p. 81.

<sup>27</sup> *Op. cit.*, p. 72.

ajoute-t-il, le patron a fait son apprentissage en Angleterre). Paul de Musset a été enchanté de « l'hôtel de l'Europe » où il s'est installé quelque temps et où, pour un prix très bas, on lui a servi « des festins de Sardana-pale et des vins exquis »<sup>28</sup>. Maupassant loge à « l'hôtel des Palmes », « qui possède un des plus beaux jardins de la ville, un de ces jardins de pays chauds, remplis de plantes énormes et bizarres »<sup>29</sup>. Quand il apprend que Wagner y a achevé son *Parsifal*, l'émotion est à son comble. Mais, ailleurs que dans les grandes villes, le nom de l'hôtel résonne sous la plume de façon humoristique. À Agrigente, par exemple, Lottin de Laval a logé à la « locanda famosa del Gran Leone d'oro » où il n'a pas fermé l'œil à cause des punaises et des puces<sup>30</sup>. À Syracuse, Forbin dit avoir passé la nuit dans l'hôtel le plus beau, mais, ajoute-t-il, la meilleure chambre rappelait celle qu'il avait occupée au Caire, avec les rats et les fouines du quartier<sup>31</sup>.

Dès que l'on quitte les voies principales, il faut se résigner à loger ou manger dans des *locande* extrêmement pauvres, dépourvues du strict nécessaire. De l'auberge d'Alcamo, près de Ségeste, Louis Simond écrit : « Les lits d'auberge, ici comme dans le midi de l'Italie, sont composés de quelques planches posées sur deux tréteaux en fer, et soutenant une paille et un matelas »<sup>32</sup>. Vers Taormina, il s'arrête dans une auberge pour déjeuner : il n'y a ni table ni cuillère, il faut manger sur le dessus d'une commode<sup>33</sup>. Viollet-Le-Duc explique d'ailleurs avec bon sens que ce que l'on appelle *locanda*, dans l'intérieur de la Sicile, n'est souvent qu'une maison abandonnée, sans meubles ni nourritures, mais peuplée abondamment d'insectes, car, l'habitude de loger chez l'habitant étant répandue, un hôtelier ne gagnerait pas sa vie. À Caltanissetta, Lottin de Laval a logé dans une chambre « de luxe » car elle avait un lit et des fenêtres (sans vitres) et la *locandiera* était belle ; mais les draps n'étaient pas propres, si bien qu'une fois de plus il a dormi enveloppé de son manteau. Il comprend d'ailleurs lucidement qu'un hôtelier, dans ces endroits reculés, ne possède

<sup>28</sup> *Le Bonacchino*, in *Nouvelles italiennes et siciliennes*, Paris, Calmann-Lévy, 1853, p. 234.

<sup>29</sup> *Op. cit.*, p. 62.

<sup>30</sup> *Op. cit.*, vol. 2, p. 16.

<sup>31</sup> *Op. cit.*, p. 121. Le comte de Forbin a été chargé par le roi d'effectuer, quelques années auparavant, une mission en Orient. Il devait ramener des pièces intéressantes pour le musée du Louvre (c'est à lui que le Musée doit la *Vénus de Milo*).

<sup>32</sup> *Op. cit.*, p. 194.

<sup>33</sup> *Op. cit.*, p. 256 : « Vers midi nous nous arrê tâmes à une espèce d'auberge, au bord de la mer, où nous ne trouvâmes ni une table ni une cuiller. Notre frugal repas nous fut servi sur une espèce de commode à tiroirs qui ne posait que sur trois pieds ; mais certains vestiges de dorures indiquaient l'illustre origine de ce meuble ».

souvent qu'une seule paire de draps : les laver, c'est prendre le risque de ne pouvoir accueillir aussitôt un autre voyageur. À Syracuse, Paul de Musset et son compagnon de route anglais ont logé dans une auberge malpropre que ses propriétaires avaient pourtant déclarée confortable : leur chambre était une sorte de débarras habité par des rats et des mille-pattes, si bien qu'ils ont juré ensuite de ne plus dormir que dans des villes.

Faute d'auberges ou de *locande*, il y a les *fondachi*, ces entrepôts qui, dans les campagnes, servent aussi à loger les muletiers et autres transporteurs de marchandises. Des lieux tout à fait convenables pour des colporteurs et des paysans, mais devant lesquels nos aristocratiques voyageurs rechignent, même un jeune homme prêt à tout comme Lottin de Laval. À Parthenico, où ils s'arrêtent pour le repas de midi, ils ne trouvent pas d'hôtellerie :

Un méchant fondaco, horrible, dégoûtant, plein de vermine, servit à héberger nos chevaux ; et bon gré, mal gré, tout en payant fort cher, il fallut nous contenter d'une grande chambre dans laquelle on nous servit des œufs et l'éternel macaroni, seuls aliments que peuvent espérer les étrangers dans ce pays.<sup>34</sup>

Le lendemain, après une longue recherche, il faut encore se résigner à accepter un *fondaco*, où notre globe-trotter paie fort cher pour ne rien manger. Avec beaucoup d'humour Paul de Musset raconte son séjour au « fondaco della palma », du côté de Syracuse, où il passe une pénible nuit en raison des insectes et des rats ; un lieu qui passe pourtant pour fort bon dans la région (c'est ce qui dissuade d'ailleurs Paul de poursuivre vers Agrigente, et l'incite à partir directement en bateau pour Palerme). Un ami, qui le rejoint à Palerme, a encore plus mal supporté le « fondaco della Palma » où il est arrivé en pleine nuit :

À peine l'écurie fut-elle retombée dans l'obscurité, que les insectes accoururent par escadrons. Des rats se joignirent à eux. Un coq, grimpé sur le pied de l'auge [dans laquelle on a installé le lit du voyageur], célébrait par ses chants la marche des heures. Deux pourceaux et une chienne suivie de ses petits voulaient absolument dévorer la provision de bouche enfermée dans le sac de nuit dont M... s'était fait un oreiller. La nuit entière se passa en combats contre toutes sortes d'ennemis.<sup>35</sup>

---

<sup>34</sup> *Op. cit.*, p. 320.

<sup>35</sup> *En voiturin*, cit., p. 188.

Pour qui veut éviter les auberges ou les *fondachi*, les couvents représentent une possibilité d'hébergement. Auguste de Forbin y a recours à plusieurs reprises. Mais il n'en est guère satisfait. Chez les franciscains de Marsala, le lieu est on ne peut plus spartiate (mauvaise odeur du réfectoire, assiettes en métal, fourchettes édentées, timbales de laiton) ; à Sciacca il faut presque employer la force pour se faire ouvrir la porte, et la nuit est terrible en raison des insectes ; à Agrigente, chez les dominicains, l'accueil est froid car on préfère les voyageurs anglais. À Messine, heureusement, les moines du couvent de Saint-Basile offrent au peintre leur beau jardin où il peut se reposer en paix.

Très utiles quand on voyage : les lettres de recommandation, à remettre aux autorités de la ville ou des villages ou à des personnes nommément désignées. Viollet-Le-Duc les conseille vivement : « avec une demi-douzaine de lettres d'un bourgeois de Palerme pour ses amis de Trapani, de Marsala, de Castel Vetrano, de Girgenti, etc., vous pouvez voyager en toute sécurité dans l'île »<sup>36</sup>. Certes, les autorités peuvent vous envoyer chez des habitants eux-mêmes si pauvres qu'il vous manquera le strict nécessaire, malgré toute leur bonne volonté. Mais, dans l'ensemble, devant une lettre de recommandation, les destinataires font leur possible pour vous être agréables. C'est ainsi que le Maréchal duc de Raguse arrive sans difficultés à se faire loger : il s'en remet toujours aux autorités de la ville qui, en principe, lui trouvent un gîte, même si ce n'est pas toujours le plus merveilleux des logis. Louis Simond, qui présente une lettre au « Cavaliere Paoli » de Castel Vetrano, peut dormir dans le palais abandonné du « duc de Monte Leone » qui lui est ouvert expressément : lui et les siens étendent leurs matelas sur le plancher et s'allongent parmi les armures et les trophées. À Biscari, toujours par la vertu des lettres de recommandation, on leur propose l'hôtel de ville : là encore, ils étendent leurs matelas sur le plancher et cuisinent les macaronis, la poule et le chou qu'ils sont arrivés tant bien que mal à se procurer<sup>37</sup>.

Dans les grandes villes où l'hôtel est convenable, les lettres de recommandation demeurent utiles dans la mesure où elles permettent de rencontrer des personnes chez qui on peut être reçu, bavarder, être invité à souper, ou conduit en promenade ou au théâtre. À Agrigente, une lettre de recommandation pour le « signor Gramitto » permet à Louis Simond d'avoir un très bel accueil, avec violons, musique, salon, repas (même si,

---

<sup>36</sup> *Op. cit.*, p. 17.

<sup>37</sup> *Op. cit.*, p. 198 (Castel Vetrano) et p. 213 (Biscari).

épuisé, il aurait préféré aller se coucher tout de suite) et, le lendemain, une visite guidée aux temples<sup>38</sup>. Viollet-Le-Duc est très bien accueilli à Catane, grâce à des lettres de Palermitains. De même c'est grâce à une lettre et à ses relations que Louise Colet, après nous avoir donné le pathétique spectacle de sa vaine et harassante recherche d'une chambre d'hôtel (tous sont complets ! la Sicile entière est venue à Palerme voir le roi), trouve à se loger dans le palais d'une noble dame, une Française mariée à un prince palermitain.

La nourriture est un souci tout aussi grand que le gîte. Dans les villes on trouve de très bons restaurants, mais dans les campagnes, si les paysans peuvent proposer une misérable pièce aux voyageurs, ils leur procurent difficilement de quoi manger ; car eux-mêmes ont du mal à se nourrir. Les voyageurs se plaignent de « l'éternel macaroni » – même dans les villes, chez des nobles, le repas se compose essentiellement de « macaronis », d'oranges et de glaces<sup>39</sup> –, et les repas chez l'habitant ou dans les *locande* de campagne sont chers. Car non seulement on paie au prix fort la maigre nourriture que la patronne arrive à préparer, mais il faut aussi payer (cher) la location de la pièce où le repas a été servi, une exigence que les voyageurs français admettent difficilement. D'où la prévoyance du bon vivant Alexandre Dumas, qui, voyageant en *speronara* et transportant avec lui son cuisinier et ses victuailles, n'a manqué de rien... sauf pendant la douloureuse traversée Agrigente-Palerme.

Le bilan n'a rien d'étonnant, il est celui que tout voyageur aujourd'hui encore peut tirer d'un périple dans un pays "en voie de développement". Les vrais hôtels et restaurants sont en ville. Hors des villes il faut se contenter de formules que l'on appellerait aujourd'hui des gîtes, des lodges, du camping sauvage, avec des provisions de bouche à transporter avec soi car elles sont inexistantes sur place en raison de l'isolement des villages et du dénuement dans lequel vit la population. D'où, chez certains de nos voyageurs, de justes considérations sociopolitiques sur le désolant et scandaleux état d'abandon dans lequel le (mauvais) gouvernement napolitain laisse le pays.

---

<sup>38</sup> *Ibidem*, pp. 206 et suivantes.

<sup>39</sup> Presque tous les voyageurs font référence aux glaces. Il est d'ailleurs assez étonnant qu'en ces périodes chaudes dans toutes les villes on puisse en trouver si facilement.

## Fonction anthropologique de l'auberge

Voyager, c'est accepter le dépaysement, se confronter à d'autres coutumes, à des façons de vivre et de voir différentes. Dans cette épreuve, l'étape à l'auberge, chez l'habitant ou au café est sans doute l'un des moments où le voyageur d'une part se révèle tel qu'il est, et d'autre part entre directement en contact avec les gens du lieu. Or si l'auberge comme lieu de rencontre, carrefour de mille routes peut apparaître en soi une évidence pour l'époque<sup>40</sup> – du moins on se plaît à l'imaginer –, elle a une limite et une spécificité en Sicile. Car ces rencontres se bornent aux aubergistes ou aux habitants de la maison ou de la ferme, il ne s'agit point d'autres voyageurs. En effet, dans la bonne dizaine de récits examinés dans le cadre de cette étude, à l'exception peut-être de celui de Paul de Musset, il n'est jamais question d'autres personnes, même quand l'hôtel se trouve dans une grande ville<sup>41</sup>. Quant aux auberges de campagne, probablement pour les raisons évoquées plus haut, nos voyageurs en sont les seuls clients.

Néanmoins, malgré sa place exiguë dans l'économie du récit, l'épisode de l'auberge a une fonction de révélateur de celui qui voyage et de poste d'observation de l'Autre. Il est même permis d'avancer que l'espace même qu'il occupe ou occupe peu est révélateur du personnage. Giraudeau, par exemple, qui a débarqué en Sicile dans le cadre d'une croisière vers l'Orient et s'est déplacé essentiellement en bateau d'un port à un autre, mentionne l'hôtellerie une seule fois, de fort mauvaise grâce. Une mauvaise grâce qui parcourt d'ailleurs l'ensemble des pages sur la Sicile :

Le séjour à Messine n'est agréable pour les étrangers que lorsque, par leur opulence, ils peuvent se procurer toutes les commodités de la vie. La propreté, que saint Augustin appelait si sagement une demi-virtu, est du luxe ici, et le luxe est du superflu pour les Siciliens. La nuit, les pauvres et les insectes vous poursuivent sans relâche ; mais ce n'est pas tout : des industriels que la France et l'Angleterre répudient, des fashionables à la physionomie grave et réfléchie, et que vous pouvez à votre aise broyer sous vos talons ou caresser de votre cravache, s'introduisent à chaque instant dans vos appartements, et viennent impudemment vous offrir les caresses menteuses de Phrynés mille fois vendues. Ces filles, perdues dès leur enfance, n'ont rien de cette pudeur *apparente* qui caractérise, dit-on,

---

40 Pour l'époque. Car aujourd'hui, on discute rarement avec les autres clients de l'hôtel où on descend.

41 C'est une présence très limitée même chez Paul de Musset : un voyageur anglais et sa fille avec qui il fait le trajet par bateau jusqu'à Messine, et qui logent dans le même hôtel que lui, puis un autre Anglais qui l'accompagne à Syracuse (*En voiturin*).

les hautes courtisanes de Londres, ni le gracieux laisser-aller de celles de Paris. Elles sont en général fières et mendiantes ; elles marchandent leurs complaisances ; et, si j'en crois bien des rapports, elles n'ont rien dans l'âme qui puisse attacher l'étranger assez fou pour se laisser séduire par les arguments de leurs vils ambassadeurs.<sup>42</sup>

Il est bien évident que celui qui voyage et choisit de visiter des pays plus pauvres que le sien ne peut espérer avoir « toutes les commodités de la vie ». Quant au mépris affiché pour les « Phrynés », sans doute est-il dicté par la prudence du médecin ; il témoigne néanmoins de bien peu de charité. Dans toute la suite de sa relation, sauf exception, Giraudeau ne cessera de bougonner.

Alexandre Dumas aussi bougonne quand il ne mange pas comme il le souhaiterait. C'est chose rare heureusement, car sa prévoyance lui permet d'éviter les privations. Lors de l'inévitable excursion à l'Etna, pour laquelle il n'est pas possible de dormir à Catane :

Nous descendîmes dans un de ces bouges que la Sicile seule a l'audace de baptiser du nom d'auberge. [...] nous poussâmes la sobriété jusqu'à nous contenter du repas de l'auberge. C'était une action méritoire et digne d'être mise en parallèle avec les jeûnes les plus rudes des pères du désert.

Ce maigre déjeuner terminé, nous ordonnâmes à notre guide de se mettre en quête d'une paire de poulets ou d'une demi-douzaine de pigeons quelconque, de leur tordre le cou, de les plumer et de les rôtir. C'était nos provisions de bouche pour le déjeuner du lendemain.<sup>43</sup>

Or c'est dans ce même hôtel sans doute, près de l'Etna, que Paul de Musset dormira l'année suivante, et il en sera fort satisfait.

Le maréchal duc de Raguse mentionne très laconiquement ses bivouacs et logements. Pour ce militaire habitué aux campements, sans doute est-ce secondaire. À moins que ses titres et les lettres remises aux autorités et ne lui aient ouvert des portes plus conviviales. Mais pour lui l'important est d'étudier le pays et son organisation, et c'est ce sur quoi il concentre son attention. En revanche Louis Simond, tout aussi intéressé par l'organisation socio-politique du pays, revient souvent sur les mauvaises conditions de logement. En fait le regard porté sur les commodités ou les désagréments est aussi fonction du but que chacun s'est fixé en venant en Si-

---

<sup>42</sup> *Op. cit.*, pp. 135-136.

<sup>43</sup> *Op. cit.*, p. 241.



cile. Les passionnés (Auguste de Forbin, ses sites et ses médailles, Lottin de Laval et ses fossiles, le duc de Raguse et ses enquêtes de terrain) sont prêts à supporter les inconvénients de l'inconfort. Paul de Musset, qui est venu en touriste curieux et a plaisir à rencontrer des gens de toutes conditions, les relate en s'amusant.

Non sans humour plusieurs de nos voyageurs, forts de leur expérience et de leurs mésaventures, donnent à leurs lecteurs futurs globe-trotters des conseils en relation avec ce qui matériellement leur tient le plus à cœur ou les a le plus incommodés. Paul de Musset conseille la confection d'une tenue spéciale pour la nuit et le jour :

La nécessité rend inventif. Voici un expédient qui m'a réussi et que je recommande aux touristes voyageant dans les pays méridionaux. Pour la nuit, un large sac de toile auquel on fait coudre par le haut un fourreau de gaze de la même largeur et garni d'une coulisse. Au moyen de deux manches adaptées au sac, on peut fermer la coulisse soi-même, et s'isoler complètement, de manière que le corps repose dans la toile et la tête sous le voile de gaze. Pour le jour, des caleçons à pied, sans aucune ouverture, serrés à la taille par une coulisse, et dont on rabat le haut sur le bord du pantalon. L'insecte, qui monte par la chaussure, arrive jusqu'au haut et sort forcément par le repli de la ceinture, sans avoir trouvé d'entrée ; lorsqu'on le voit paraître sur le pantalon, où il est toujours ramené, on s'en débarrasse en lui administrant une chiquenaude. Le pied du caleçon doit être assez juste pour entrer dans les souliers sans y faire de pli, et on en change comme de bas. Avec ces préservatifs, j'ai bravé le seul véritable fléau des pays chauds. Ceux des lecteurs à qui la recette pourra servir m'excuseront, un jour, de m'être arrêté à ces détails sur les petites misères de la vie humaine.<sup>44</sup>

Lottin de Laval, dont les nuits ont été pénibles pour cause d'insectes ou de draps douteux, se promet de se munir à l'avenir un sac qui anticipe nos "sacs à viande" de camping :

La charité chrétienne me prescrit ici de donner un avis aux personnes qui voyageront après moi dans la Sicile ou dans toutes les provinces voisines de l'Orient. Je les engage fortement à se munir d'un sac de toile fine ou de madapolam, et de ne l'oublier jamais ; ce que je me promets aussi pour l'avenir, car je sais toutes les souffrances qu'on peut éprouver à dormir *vingt-neuf jours* enveloppé dans un manteau.<sup>45</sup>

---

<sup>44</sup> *Voyage pittoresque*, cit., vol. 2, pp. 455-456.

<sup>45</sup> *Op. cit.*, vol. 2, p. 31.

Le conseil solennel d'Alexandre Dumas ne nous étonnera pas :

Voyageurs qui voyagez en Sicile, au nom du ciel, prenez un spéronare. Avec un spéronare [...], vous mangerez toutes les fois que vous n'aurez pas le mal de mer ; dans les auberges, vous ne mangerez jamais. Et que l'on prenne ceci à la lettre : en Sicile on ne mange que ce que l'on y porte ; en Sicile ce ne sont point les aubergistes qui nourrissent les voyageurs, ce sont les voyageurs qui nourrissent les aubergistes.<sup>46</sup>

Néanmoins le passage à l'auberge, décente ou misérable, est toujours un excellent moyen d'observer les gens et de connaître un lieu. Si l'on est dans une ville ou un village, depuis la chambre d'hôtel on domine la place ou on donne sur la rue ; dans la pauvre auberge de campagne, on est au contact de la Sicile profonde. Lottin de Laval examine la foule des paysans rassemblés sous ses fenêtres, un matin de fête, à Agrigente :

Dès le lever du soleil, une foule immense accourut bruire et crier sous les fenêtres de la *locanda famosa del Gran Leone d'oro*, au moment où les myriades de puces et de punaises m'abandonnaient de guerre lasse et semblaient vouloir me permettre un peu de sommeil : aussitôt cinq ou six tambours [...] couvrirent ces voix confuses [...]. Je n'eus rien de mieux à faire que de regarder, du haut de mon balcon, cette multitude assemblée.<sup>47</sup>

Suit une description de ces montagnards. Louis Simond, de la fenêtre de sa chambre d'hôtel à Palerme, a une vision moins indulgente du spectacle de la place :

[...] la place où notre hôtel est situé (*la Marina*), a été tout le jour pleine de fainéants de tout âge qui jouaient ou qui dormaient, étendus sur le pavé et mangés des mouches déjà en pleine activité.<sup>48</sup>

Lui aussi, lors de ses pérégrinations dans l'intérieur des terres, a l'occasion de passer une nuit dans une auberge située sur la place du marché<sup>49</sup>. Toutefois, quand l'auberge manque, il souligne l'hospitalité d'une population d'une pauvreté extrême. À Ségeste, écrit-il,

Pas une auberge dans la ville, où l'on pût prendre quelque repos ; point de refuge pour bêtes ni gens ; point de foin ni d'avoine. Debout

---

<sup>46</sup> *Op. cit.*, p. 205.

<sup>47</sup> *Op. cit.*, vol. 2, p. 16.

<sup>48</sup> *Op. cit.*, p. 169.

<sup>49</sup> *Op. cit.*, p. 193.

dans la rue pendant qu'on ferrait un cheval, nous fûmes, il est vrai, invités par plusieurs habitants à entrer dans leurs maisons pour nous reposer ; mais celui d'entre nous qui accepta l'invitation nous donna, en sortant, une effrayante description du dénuement absolu et de la saleté qu'il avait rencontrée, et la vermine qui courait sur ses habits attestait énergiquement la vérité de ce rapport.<sup>50</sup>

De même à Palazzuolo, faute d'auberge ils sont hébergés dans une ferme et choisissent la cave : il n'y a qu'une seule chambre pour loger la famille et les muletiers, et nos voyageurs souhaitent être seuls. Néanmoins,

Pendant que nous faisons notre frugal repas, l'hôte et l'hôtesse, bons fermiers, sont venus poliment s'excuser du peu qu'ils pouvaient faire pour nous, et nous assurer du plaisir qu'ils auraient eu de nous mieux traiter, déclaration qui paraissait bien sincère, et que nous reçûmes avec reconnaissance.<sup>51</sup>

Voyager permet aussi de constater que les petites choses de la vie courante ne sont pas perçues par tous de la même façon. Les insectes par exemple, dont se lamentent tous les voyageurs, font partie en Sicile d'un quotidien qui passe inaperçu. Paul de Musset prévient, condescendant :

[...] les guides, muletiers et voiturins de la Sicile ont sur cet article une sorte de loyauté dont il faut leur tenir compte : c'est de bonne foi qu'ils vous promettent des lits moelleux et des festins succulents. Ces taudis malpropres dont ils vous font des descriptions pompeuses, ils les admirent sincèrement. L'idée ne leur entre pas dans l'esprit que votre seigneurie, couchée sur deux matelas de filasse, puisse leur envier la paille de l'écurie, ce qui arrive pourtant quand les insectes s'en mêlent ; tandis que les voiturins de Florence ou de Naples, initiés aux progrès de la civilisation, vous trompent sciemment lorsqu'ils vous disent monts et merveilles d'une auberge de village.<sup>52</sup>

Ce contact avec la réalité de la Sicile profonde suscite chez nos voyageurs maintes réflexions sur le mauvais gouvernement de Naples qui récolte régulièrement des impôts censés entre autres aménager des routes et aider la Sicile à s'ouvrir à la "civilisation". Mais l'argent ne va pas où il devrait aller, et les malheureux Siciliens sont si à l'écart des nouvelles du

---

<sup>50</sup> *Ibidem*, pp. 196-197.

<sup>51</sup> *Ibidem*, pp. 216-217.

<sup>52</sup> *Voyage pittoresque...*, cit., vol. 2, p. 450. Dans un autre texte – une nouvelle sicilienne – toujours au sujet de la façon différente dont on peut appréhender une situation, il cite la patronne de son hôtel de Naples, à qui il s'est plaint d'avoir trouvé, un matin, dans sa chambre, un lézard, un mille-pattes et une troupe de cafards : « Segno di primavera e di bella giornata ! » a-t-elle répondu avec un grand sourire. (*Il Bonacchino*, cit., p. 233).

monde que ceux que pousse la curiosité de savoir harcèlent les nouveaux venus de questions naïves. Avec beaucoup d'humour Viollet-Le-Duc raconte comment, le soir où ils logèrent à Patti, petite ville sur la côte Nord de la Sicile, on vint sans cesse les déranger à l'hôtel pour les « voir ». Ils furent même appelés, la nuit, chez le magistrat de la ville où s'étaient rassemblés les notables, et bombardés de questions pendant deux heures : Viollet-Le-Duc précise avec malice qu'on leur demanda ce qu'à Paris on pensait de la Sicile et... plus précisément de Patti !<sup>53</sup>

Ainsi, bien loin d'être des éléments anodins de la relation de voyage, l'auberge et ses équivalents constituent-ils une véritable interface entre l'étranger et le monde qu'il parcourt, un lieu où la nature humaine – celle du voyageur – se révèle et où lui-même touche de plus près la réalité de la vie du pays. Comme nous l'avons déjà dit, c'est un véritable observatoire. Rien d'étonnant donc à ce qu'elle fournisse matière à quantité d'histoires.

### Fonctions narratives des auberges et étapes

Ce sont en partie ces histoires qui rendent encore attrayants les récits ou journaux des nombreux voyageurs des siècles passés, et qui font que certains sont condamnés à l'oubli tandis que d'autres peuvent encore trouver des lecteurs. Car, pour la plupart, que contiennent ces textes ? Des itinéraires et des évocations de sites qui se ressemblent, d'ennuyeuses digressions de type historique, mythologique, géographique, des descriptions de monuments souvent recopiées à partir de guides touristiques, selon l'usage établi et accepté alors<sup>54</sup>. Or quel élément distingue le guide aride du journal de voyage que l'on a plaisir à lire ? C'est la chaleur humaine, ce sont les « impressions de voyages », les aventures piquantes, les peurs et les fous rires, les situations grotesques, les rencontres narrées de manière personnelle. Nombre de ces épisodes ont pour lieu de déroulement ou de point de départ l'auberge, le café, l'endroit où l'on fait une petite pause après des marches harassantes. Les relations de voyage sèches, limitées aux données géographiques, climatiques, historiques ont une valeur strictement documentaire et aujourd'hui ne peuvent intéresser que d'austères chercheurs assis dans des recoins de bibliothèques.

---

<sup>53</sup> *Op. cit.*, pp. 150-152.

<sup>54</sup> Un usage accepté d'abord parce que tout le monde le faisait, ensuite parce que ces descriptions avaient, pour celui qui écrivait, la fonction qu'ont aujourd'hui nos photos ou nos cartes postales.

Les épisodes relatifs aux auberges et autres lieux d'étapes offrent avant tout l'occasion de plaisants intermèdes dans l'économie du récit. Car, filtrées par la mémoire – généralement leurs auteurs les écrivent à leur retour, parfois une année après ou davantage – adoucies par la distanciation temporelle qui fait que l'on évoque avec humour voire tendresse ce que sans doute on ne souhaiterait pas revivre en direct, elles offrent au lecteur – lui-même voyageur parmi les pages – des pauses de lecture qui sont autant de moments de détente (combien nous paraissent arides les textes qui en sont pratiquement dépourvus comme ceux du duc de Raguse ou de Girardeau !). Car les évocations d'auberges sont l'occasion, de temps en temps, de lignes pittoresques. Par exemple ce paragraphe évoquant le séjour d'Auguste de Forbin à Trapani :

Je remarquai quelques beaux palais ; mais leurs portes ne s'ouvrirent point pour nous. Le magistrat m'assigna un logement d'où les puces et leurs auxiliaires me chassèrent, et je fus réduit à dormir sur la place publique, enveloppé dans mon manteau et la tête appuyée contre une fontaine.<sup>55</sup>

Elles peuvent donner lieu à de petits morceaux de bravoure, comme cette description, par Louis Simond, du spectacle dont on jouit depuis l'auberge d'Alcamo :

L'auberge [...] était située sur la place du marché, où il se faisait un bruit incroyable. On entendait les cloches sonner, braire les ânes, aboyer les chiens, et toutes les langues déchaînées faisaient entendre à la fois leurs clameurs aiguës ; et cela a duré presque toute la nuit. Au point du jour, après deux heures de repos, le tintamarre a recommencé ; il était même augmenté par les bouchers, qui faisaient au public l'énumération des qualités de chaque pièce de bœuf, de veau et de mouton, étalée sur leur table, et les soulevaient les unes après les autres pour les faire voir. Ce spectacle attirait une foule de campagnards qui, enveloppés de leurs grands manteaux bruns à capuchon pointu, écoutaient bouche béante, enviant les mouches qui goûtaient de tout sans qu'il leur en coûtât rien.<sup>56</sup>

Les hôtels sont l'occasion de pittoresques portraits, comme celui de cet hôtelier de Palerme, croqué par Paul de Musset :

C'était un géant borgne, dont la figure était capable de faire mourir une femme en couches. En le voyant horrible la serviette à la main, je le devinais sublime le mousquet sur l'épaule, défendant le passage

---

<sup>55</sup> *Op. cit.*, p. 66.

<sup>56</sup> *Op. cit.*, pp. 193-194.

d'une montagne, et je l'aimais d'autant plus sous cette perspective que dans son corps de mastodonte habitait l'âme d'un mouton.<sup>57</sup>

ou de cette hôtesse, chez qui logent, près de Messine, Louis Simond et sa suite :

Notre hôtesse elle-même portait de l'or sur sa personne, c'est-à-dire des pendants d'oreille d'une telle longueur qu'ils lui descendaient jusque sur les épaules. C'était un dimanche, jour où l'on fait ici la chasse à certains insectes immondes : assise devant sa porte, notre hôtesse livrait sa tête aux soins officieux de quelque membre de la famille, et alternativement leur rendait le même service, avec une sorte d'ostentation de propreté que nous avons déjà remarquée en Italie.<sup>58</sup>

Les auberges ou fermes-étapes sont souvent l'occasion de mini-nouvelles dont sont protagonistes les voyageurs eux-mêmes ou leurs compagnons d'infortune. Alexandre Dumas évoque un repas qu'on demanda hélas de servir en vitesse pour cause de retard sur les temps prévus :

Cela n'empêcha point que nous ne perdissions deux heures à faire un exécrable dîner. Un chat, porté sur notre carte au compte de Milord [le chien], nous prouva qu'il avait été plus heureux que nous.<sup>59</sup>

Paul de Musset, à Catane, a la surprise de voir arriver dans sa chambre d'hôtel le curé et un enfant de chœur venus bénir son logis et lui souhaiter un bon séjour<sup>60</sup>. De même, c'est sous forme de mini-nouvelle que Lottin de Laval nous raconte que, dans un *fondaco* vers le village de Salemi, il a payé fort cher pour ne rien manger, car d'abord il a fallu donner de l'argent à la patronne pour qu'elle fasse faire quelques courses, puis le repas – du pain, des œufs et du vin suspect – a été immangeable, écrit-il. Voyant que son hôte ne mangeait pas, la maîtresse des lieux a fait appeler

dans la campagne Jacopo, Joanne, Joannini, Filippo, Marietta, Antonino, [...] *il padre Luigi*, Borromeo, Gregorio, que sais-je, tous les saints du calendrier de Sicile. En un instant, le père, le grand-père, les frères, la sœur, la tante, les cousins, les voisins furent présents là avec les autres animaux de l'arche, et chacun de se séparer le pain de

---

<sup>57</sup> *En voiturin*, cit., p. 196.

<sup>58</sup> *Op. cit.*, pp. 256-257.

<sup>59</sup> *Op. cit.*, p. 454.

<sup>60</sup> *En voiturin*, cit., p. 148.

mes deniers et de boire la vase jaunâtre pompeusement nommée *vino di Marsala*.<sup>61</sup>

Le duc de Raguse, arrivé fort tard dans un petit village du centre de la Sicile, est logé par les autorités de la ville :

On nous ouvrit une assez chétive maison, mais la discorde y régnait dans toute sa fureur : le petit nombre de pièces dont se composait l'habitation était divisé par le milieu, barricadé, et les maîtres de chacune des parties semblaient disposés à soutenir un siège. C'était deux frères ennemis ! À notre aspect et dans notre intérêt, les barrières tombèrent, une trêve fut conclue et sa durée fixée au temps de notre séjour.<sup>62</sup>

Mais plus que le simple théâtre de scènes pittoresques à observer, l'auberge peut aussi être liée à des aventures vécues personnellement par les voyageurs. La *locanda* de Enna, par exemple, en plein cœur de la Sicile, fut le point de départ d'une véritable épopée pour le jeune Lottin de Laval, qui déjà se méfiait de son guide aux allures de brigand. Dans la nuit, à l'heure convenue, le muletier vient chercher les bagages, parmi lesquels la valise contenant or et lettres de crédit et les sacs de fossiles et de pierres, puis il file à l'anglaise. Désespoir du pauvre jeune homme quand il s'aperçoit qu'il a été trompé. Mais avec l'aide de l'hôtesse et de ses femmes, dont l'une l'accompagne par les chemins à l'entour, il parvient à retrouver le misérable, qui n'est plus seul mais en compagnie de deux individus. Le récit prend des allures de western à italienne avant l'heure. Car notre voyageur a sur lui son couteau et son pistolet et, les ailes aux pieds, se précipite vers l'ennemi. « Il s'était adjoint deux autres muletiers qui me regardaient d'une manière étrange ». Il faut bien parlementer : car Lottin de Laval ne peut continuer sans guide ; quant aux muletiers, qui ont sorti leurs couteaux, ils ont peur du pistolet. On pactise avec circonspection. « J'étais resté par prudence à l'arrière de notre caravane qui défilait lentement et avec peine le long d'une gorge aride et solitaire. Nulle parole n'était prononcée, et mon voleur sifflait quelquefois pour se donner un air d'assurance »<sup>63</sup>. Alexandre Dumas aussi, durant l'une des nuits passées dans une ferme (la première nuit de leur trajet Agrigente-Palermo), a af-

---

<sup>61</sup> *Op. cit.*, pp. 350-35.

<sup>62</sup> *Op. cit.*, p. 128.

<sup>63</sup> *Op. cit.*, pp. 52-56.

faire à des brigands. Mais l'intervention de Salvatore, le guide, brigand lui-même mais retraité, sauve le petit groupe d'un mauvais pas<sup>64</sup>.

Nouvelles de brigands dans les campagnes, mais, plus généralement, nouvelles de toutes sortes, y compris dans les villes. Alexandre Dumas écrit une scène de comédie digne de Molière quand il raconte l'épisode de la maladie de Jadin, cloué au lit dans sa chambre d'hôtel à Messine :

Un quart d'heure après, le capitaine revint avec le docteur : c'était un de ces bons médecins comme je croyais qu'il n'en existait plus que dans les comédies de Dorat et de Marivaux, avec une perruque toute tire-bouchonnée, et un jonc à pomme d'or. Notre esculape reconnut immédiatement tous les symptômes d'une fièvre cérébrale parfaitement constituée, et ordonna une saignée. Je fis aussitôt apporter linge et cuvette, et voyant qu'il se levait pour se retirer, je lui demandai s'il ne pratiquait pas l'opération lui-même ; mais il me répondit, avec un air plein de majesté, qu'il était médecin et non barbier, et que je n'avais qu'à aller chercher un *saigneur* pour exécuter son ordonnance. Heureux pays où il y a encore des Figaro autre part qu'au théâtre !<sup>65</sup>

L'histoire ne s'arrête pas là. Car le sirocco, qui le lendemain se met à souffler, met le docteur dans l'impossibilité d'exercer ses fonctions et Dumas doit s'occuper lui-même de soigner à l'hôtel son compagnon de route. Lottin de Laval aussi devra se soigner tout seul à plusieurs reprises, notamment dans sa chambre d'hôtel de Catane où, ayant pris froid durant son expédition à l'Etna, il attend en vain le médecin qu'il a fait demander<sup>66</sup>.

Enfin, pour Paul de Musset et Alexandre Dumas, les deux de nos voyageurs qui sont venus surtout recueillir des histoires, l'auberge est le lieu du récit, celui où l'on va écouter, où on vous raconte ce que vous-même ensuite raconterez. À la fois expédient littéraire et décor réaliste, elle sert de cadre à l'enchâssement de nouvelles longues à l'intérieur du récit de voyage. Alexandre Dumas situe dans sa chambre d'hôtel de Palerme le

---

<sup>64</sup> *Op. cit.*, pp. 449-451. Viollet-Le-Duc assiste en spectateur, depuis la fenêtre de sa chambre de Canicatti, à une étrange scène : l'arrivée d'une troupe de gendarmes entièrement vêtus de noir et encapuchonnés qui commencent par faire un beau tapage dans l'auberge, puis à minuit sortent à pas de loups : « Nos magistrats armés filèrent un à un le long des murs, en silence ; nous vîmes leur silhouette se découper sur les flancs du rocher, puis nous entendîmes deux ou trois détonations d'armes à feu, quelques cris au loin, et tout rentra dans le silence ». Le lendemain, malgré l'insistance des voyageurs, le guide ne voudra rien dire des événements de la nuit. (*Op. cit.*, pp. 32-33).

<sup>65</sup> *Op. cit.*, pp. 178-179.

<sup>66</sup> *Op. cit.*, vol. 2, p. 96.



long discours du « signor Mercurio » venu proposer ses services de cicérone et d'homme à tout faire. Ce récit, dont le narrateur est lui-même acteur et protagoniste, occupe un chapitre entier du *Spéronare* (*Gelsomina*, chap. XX), détaché du reste du texte et autonome<sup>67</sup>. Quant au *Voyage pittoresque* de Paul de Musset, il s'achève sur une longue histoire, celle du « patito » et de la « bastarda », racontée, comme celle de Dumas, par celui qui en fut acteur et protagoniste. Le récit a lieu dans la salle à manger d'une *locanda*, devant une tasse de café et une assiette de *ricotta*, et remplace avantageusement, au goût de notre auteur, l'ennuyeuse pièce de théâtre d'*Onorato di Balzac* qu'il aurait dû supporter ce soir-là.

### **Pauses fraîcheur, lieux de repos**

Pauses pour le lecteur à l'intérieur du récit, pauses pour le voyageur au sein de ses périples, les étapes sont par excellence mille occasions de petits souvenirs personnels. Mais ce sont aussi des lieux de souvenirs au sens topographique du terme, car c'est au cours de ces moments de pause que les voyageurs griffonnent leurs notes, esquissent sur leurs carnets les contours d'un site : des notes qui deviendront le livre qu'ils écriront à leur retour, des dessins qui seront à la base de gravures ou de peintures. « À la lumière d'une bougie, partie essentielle de notre bagage, j'ai noté à la hâte les événements de la journée, et je me suis endormi » écrit Louis Simond après un long trajet<sup>68</sup>.

Mais à côté des péripéties, de la poussière des routes, du soleil accablant, des désagréments alimentaires ou des difficiles repos nocturnes, il y a les instants de grâce où le temps suspend son vol, où l'on savoure tout simplement le bonheur d'être présent, là, dans un décor différent. Ces pauses aussi constituent la part personnelle des récits de voyage, celles où l'auteur n'est plus seulement spectateur actif et obligé de sites archéologiques et de paysages, où il peut donner libre cours à sa fantaisie ou à son lyrisme, se laisser aller à un petit moment de jouissance passive. En effet, quand on veut décrire un site archéologique ou naturel célèbre, il est difficile de dire ou de commenter de façon très originale par rapports aux prédécesseurs. Devant le spectacle de l'Etna, Auguste de Forbin finit par avouer qu'il ne peut rien dire. Les temples d'Agrigente, la cathédrale de Monreale, donnent lieu en général à des descriptions plutôt convenues. Par contre le bon-

---

<sup>67</sup> *Le Spéronare*, comme d'ailleurs les autres ouvrages appelés par Dumas ses « impressions de voyage », est parsemé de nouvelles ou d'épisodes historiques racontés de façon romanesque.

<sup>68</sup> *Op. cit.*, p. 217.

heur de s'asseoir à l'ombre d'un caroubier par une chaude journée ou de siroter une limonade glacée à la table d'un café relèvent des petits moments magiques dont on se souvient et par lesquels on établit un contact humain efficace avec le lecteur. Forbin ne manque pas de les noter de temps en temps :

La chaleur de la journée avait été si insupportable que nous arrivâmes à Trapani harassés de fatigue. Je me réfugiai dans un petit café ; une limonade me rendit la vie.

[Le] petit village de Monte-Allegro [...] nous parut si pauvre, que nous préférâmes n'y pas entrer, et nous reposer sous un caroubier. Cet arbre a de grandes branches qui s'étendent en éventail et touchent presque la terre : couchés sous cette tente naturelle, nous étions assez à l'abri de ce soleil que je trouvais aussi insupportable en Sicile que lorsqu'il nous dévorait dans les sables de Gaza [...].

Je me reposai de la mauvaise nuit d'Alicata dans un jardin, sous des orangers, à moitié chemin de cette ville, Caltagirone, où nous devions coucher.

Lorsque les vallées calcaires de la Sicile méridionale s'échauffent à ce point, marcher est un supplice violent. [...] Aussi quelles délices que de trouver dans un village de l'eau à la glace ! Comme on se hâte d'y exprimer le jus d'un citron et d'obtenir une limonade qu'on savoure avec transport !<sup>69</sup>

Pour Alexandre Dumas, l'excursion à Bagheria s'achève devant une tasse de café et un paysage de rêve :

Après le dîner on nous sert le café sur une terrasse couverte de fleurs ; de cette terrasse, on apercevait tout le golfe, une partie de Palerme, le Monte-Pellegrino, et enfin au milieu de la mer, au large, comme un brouillard flottant à l'horizon, l'île d'Alciuri<sup>70</sup>. L'heure que nous passâmes sur cette terrasse, et pendant laquelle nous vîmes le soleil se coucher et le paysage traverser toutes les dégradations de lumière, depuis l'or vif jusqu'au bleu sombre, est une de ces heures indescriptibles qu'on retrouve dans sa mémoire en fermant les yeux, mais qu'on ne peut ni faire comprendre avec la plume, ni peindre avec le crayon.<sup>71</sup>

La journée de Maupassant à Syracuse se termine aussi dans une douce rêverie :

---

<sup>69</sup> *Op. cit.*, pp. 66, 82, 106, 107.

<sup>70</sup> Alicudi (note de J.-P. Pouget).

<sup>71</sup> *Op. cit.*, p. 518.

Et puis on rentre dans l'humble hôtel qui domine la mer et on reste tard à rêver, en regardant l'œil rouge et l'œil bleu d'un navire à l'ancre.<sup>72</sup>

Quant à Lottin de Laval, malchanceux dans bien des étapes nocturnes, il garde un si bon souvenir d'une halte dans une sorbetterie d'Agrigente qu'il consacre quatre pages à l'évocation de sa conversation, retranscrite au style direct, avec un vieil homme venu « savourer sa gelée de roses » à la même table que lui :

Les Siciliens sont d'une curiosité infinie [...]. Je répondis avec beaucoup d'empressement à ces questions faites avec une grande bienveillance, et au reste j'en fus enchanté ; car c'est dans ces sortes de conversation dans la rue et sur les chemins qu'un voyageur découvre souvent les nuances les plus fines et les plus cachées du caractère d'un peuple.<sup>73</sup>

D'ailleurs Forbin, avec sagesse, arrivé vers la fin de ses *Souvenirs de la Sicile*, relativise les désagréments qu'un voyageur étranger habitué à son petit confort bourgeois peut éprouver au cœur de l'île :

Un voyageur a parlé récemment avec chagrin de tout ce qu'on rencontre dans ce pays, et voudrait tout changer d'un coup de baguette. Il n'est pas douteux qu'il y ait de grands abus en Sicile ; mais ce pays deviendrait-il le plus heureux de la terre si, pour obéir à l'humeur d'un étranger mécontent, il échangeait tout à coup ses prêtres, ses maisons religieuses, ses barons, contre des chemins, des auberges et de nombreux journaux ?<sup>74</sup>

Les aventures, les petites contrariétés, les surprises que réservent les hôtels et autres lieux d'hébergement donnent en fait au récit la saveur qui fait qu'on le lit avec plaisir. Et sans doute aussi qu'on l'écrit avec bonheur. N'oublions pas que tous ces textes, malgré ce qu'en disent leurs auteurs, ne sont pas rédigés dans leur intégralité à chaud, que la distance spatiale et temporelle les a filtrés et donc embellis. C'est ce que démontre avec évidence, à titre de contre-exemple, le texte revêché de Giraudeau (sans doute le moins enjolivé de tous) qui, dans la préface, critique les récits écrits après coup<sup>75</sup>. Chez eux, dans leur chambre ou dans leur cabinet de travail,

---

<sup>72</sup> *Op. cit.*, p. 117.

<sup>73</sup> *Op. cit.*, vol. 2, pp. 18-19.

<sup>74</sup> *Op. cit.*, p. 216.

<sup>75</sup> « [...] je dis que tout est faux dans l'écrivain qui, après avoir parcouru une contrée le crayon à la main, s'en rapporte plus tard à ses souvenirs et aux méditations du cabinet pour nous initier à ses émotions ». (*op. cit.*, p. 16)

confortablement assis à leurs bureaux, nos voyageurs, sur une incontestable base de réalité, “font de la littérature” et rédigent un “voyage de papier” qui sent d’autant plus le papier qu’ils composent à partir de leurs carnets et que beaucoup se servent de guides dont ils recopient les pages, de livres d’histoire qu’ils pillent. Mais sur la base de leurs annotations personnelles relatives aux petits événements matériels du périple, ils s’amuse ou se vengent. C’est pourquoi le récit de Viollet-Le-Duc, écrit plus de vingt ans après le voyage effectivement réalisé, et dans le but de redresser les idées fausses que les Français peuvent avoir sur la Sicile (qui, en 1860, fait la une de l’actualité internationale) est si agréable à lire, avec ses notes pittoresque et ses jolies petites illustrations. Le souvenir des auberges, des étapes, et des aventures qui y sont liées a affiné la plume de l’auteur et a caressé sa mémoire. Les huit lettres dont se compose le livre distillent le plaisir qu’il prit à les écrire.